

Sous le pont Mirabeau
Madeleine Bourdouxhe
- Essai d'analyse -

Sous le pont Mirabeau de Madeleine Bourdouxhe est un petit roman (ou une grande nouvelle, c'est une question de point de vue) que l'on décrit souvent comme étant le plus autobiographique de l'auteur.

Madeleine Bourdouxhe est née en 1906 à Liège et est décédée en 1996. Son œuvre la plus connue reste sans aucun doute *La femme de Gilles* ; elle a évidemment laissé d'autres romans ou nouvelles, tout comme *Les jours de la femme Louise*, récemment réédité.

Un des événements concernant la vie de Madeleine Bourdouxhe qui nous intéresse particulièrement concernant ce travail est le fait qu'elle ait vécu la seconde guerre mondiale durant laquelle elle a donné naissance à sa fille. Il est aussi important de noter que Madeleine Bourdouxhe refusa collaborer avec des maisons d'éditions contrôlées par les Nazis.

Le roman raconte l'histoire d'une jeune femme belge qui accouche au printemps durant la guerre. Elle se voit obligée de fuir et est ballottée sur un chemin d'exode avec son enfant nouveau-né.

Il convient de préciser, dans le cadre de notre travail, que nous rejetons en grande partie les idées développées par Marie-Julie Hanouille dans la lecture de l'œuvre¹ et nous basons sur une compréhension personnelle du texte. Nous nous attacherons à en relever les particularités, que ce soit au niveau des thèmes ou de l'écriture.

- **Narrateur/auteur/personnage**

On note, dans cet ouvrage, une délimitation ambiguë entre ces trois entités. Si on a majoritairement affaire à un narrateur qui décrit un personnage, les frontières sont parfois floues.

Elle regarde les fenêtres, leurs vitres, proches du lit. Je vous salue, Marie pleine de grâce... Sainte Marie n'était pas si douillette. Elle s'arrêta une belle nuit, descendit de son âne pour enfanter n'importe où. Et peu après elle enfourcha à nouveau son âne pour repartir par les chemins. Si je pouvais au moins aller jusqu'à ce coin de la chambre, me tenir avec l'enfant contre l'armoire, loin des vitres. Elle rejette les couvertures, tient l'enfant serré contre elle, dans son bras replié. (p. 10)

¹ Nous contestons plus particulièrement sa lecture de 'naissance de l'écriture' chez l'héroïne, puisque M.J.H. nous semble tomber rapidement et facilement dans l'amalgame personnage/auteur. De plus, nous nions sa conception du narrateur qu'elle qualifie de « troisième personne » sans y attacher plus d'importance. Ce point sera développé plus loin dans ce travail.

On observe qu'il n'y a pas de différenciation textuellement marquée entre le récit du narrateur et les « pensées » de la protagoniste.

Ce roman est décrit comme l'un des plus autobiographiques de l'auteur ; dès lors, nous pensons voir dans le personnage principal, dans une certaine mesure, une transposition de Madeleine Bourdouxhe elle-même, qui est à la fois auteur, narratrice et personnage. Notons que l'héroïne n'est jamais nommée.

- **Femme et son enfant : une seule entité**

Notons que, toujours dans cette observation du narrateur ambigu, les pronoms personnels tendent à se référer à divers personnes sans annonce aucune.

Elle détourne la tête, pour voir à travers le grillage ripoliné le visage minuscule. Elle sourit : elle n'est pas belle, chaude des eaux et du sang de sa mère. (p. 7)

Qui sourit donc ? Qui est ce *elle* ? Est-ce la mère qui sourit devant son enfant à peine né ? Ou l'enfant souriant à sa mère ?

Dans le même registre, on remarque à travers le texte une dualité entre l'entité mère/enfant et le monde extérieur qui n'est pas sans rappeler *La femme de Gilles*. L'enfant représente en soi l'univers de la mère, il est son « tout », son but en soi. Rien n'existe en dehors de lui. La femme se définit comme une mère et non pas comme un être en soit : on note un cloisonnement entre elle et son enfant face au monde extérieur.

L'enfant va parfois être le lien vers le monde extérieur : c'est grâce à elle que s'établissent des dialogues entre la femme et « les autres ».

La femme et l'enfant vivent pour eux-mêmes et par eux-mêmes, en symbiose, chacun étant une part de l'autre. Au-delà de la relation entre la mère et la fille, rien ne compte vraiment ou n'a de réelle importance.

De plus, il est important de noter qu'il n'est nulle part question d'un homme, d'un mari. Aucune raison n'est donnée à cette absence : a-t-elle été abandonnée ? A-t-il été mobilisé ?

Elle pense à l'homme qu'elle aime, voit ses cheveux blonds qui parfois retombent sur ses yeux. (p. 36)

Le soir, un homme reviendrait, il la prendrait dans ses bras, la serrerait contre lui. L'homme qu'elle aime. Les nuits seraient silencieuses, comme celles d'hier et d'avant-hier ; elles précéderaient des matins sans inquiétudes. (p. 42)

- **La guerre**

On remarque que la guerre est présente certes, mais en filigrane : les réalités des conflits sont vécues par procuration : l'intermédiaire de la radio (TSF), les rencontres avec les soldats... Nous pouvons poser l'hypothèse suivante : nous avons déjà observé que la mère vit une relation fusionnelle avec son enfant ; dès lors, il constitue son univers, et le monde extérieur n'a que peu d'importance, puisqu'il n'est pas, à proprement parler, une partie de son monde à elle.

Elle se sent toute seule, enclavée dans un grand appareil de guerre. (p. 29)

La guerre ne fait pas partie de la bulle de l'héroïne, elle l'entoure sans la toucher : elle n'est que la source des déplacements effectués, le vecteur des changements subis de loin.

- La religion

On trouve, à travers le récit, quelques références flagrantes à la vierge Marie.

Elle regarde les fenêtres, leurs vitres, proches du lit. Je vous salue, Marie pleine de grâce... Sainte Marie n'était pas si douillette. Elle s'arrêta une belle nuit, descendit de son âne pour enfanter n'importe où. Et peu après elle enfourcha à nouveau son âne pour repartir pas les chemins. (...) Sa tête tourne, ses jambes vont fléchir, déjà son corps vacille. Elle s'étend à nouveau sur le lit, ferme les yeux un instant. Sans doute Sainte Marie était-elle Sainte Marie et moi ne suis-je que moi. (p. 10)

Par ces mots, on peut penser que l'héroïne identifie son parcours à celui de la Vierge, qui reprit la route après avoir enfanté. Marie est comme cette femme : son seul but, sa seule raison d'être est son enfant. Notons d'ailleurs que le récit commence par la naissance de la petite fille, tout comme Marie ne prend de l'importance qu'à la naissance de son fils. Et la protagoniste elle-même quitte l'hôpital après avoir accouché pour fuir les conflits et entreprend une espèce d'exode...

On trouve aussi de nombreuses références à Dieu, dans des supplications etc.

Que de miel, Seigneur, en cette aube guerrière. (p. 16)

Garez-vous, nom de Dieu, garez-vous donc ! (p. 17)

Ah, nom de Dieu, que j'ai chaud ! (p. 18)

La religion rassure, telle une entité immobile jetée à la face de la guerre comme résistance ancrée. De fait, la cathédrale, le lieu saint, est un refuge de l'esprit : elle rappelle le lien entre les hommes et Dieu, et les unit.

La cathédrale de Chartres est sur sa place, comme un grand miracle. Elle fait corps avec le ciel, elle joint le ciel, le ciel la joint. (p. 35)

- L'impossibilité de dire

Tout comme Elisa dans *La femme de Gilles*, on remarque que la Mère n'arrive pas à s'exprimer, n'arrive pas à expliquer la guerre à sa fille :

La mère regarde l'enfant, lui sourit, lui montre un cheval qui, sur le chemin, traîne une charrette. Elle est beaucoup trop petite pour entendre les mots que la mère voudrait dire. D'ailleurs, cela pourrait-il s'exprimer clairement ? La chose est ineffable, nébuleuse, comme le fut la petite fille elle-même. L'enfant n'a pas encore tout son sens, l'idée non plus. Les années la feront femme, les années la feront idée claire. (p. 52)

Le fait d'ineffabilité de la chose est ici lié à la condition de l'enfant, qui est trop petite : les idées deviendront plus claires quand l'enfant deviendra plus grande : il faut du temps pour grandir comme il faut du temps pour s'exprimer clairement. Cette idée est renforcée par le fait que l' « idée » est ineffable et nébuleuse tout comme l'était la petite à sa naissance : le développement de l'une dépend de celui de l'autre.

De plus, on note l'emploi des conditionnels, qui affirment le doute quant à la possibilité pour la mère de s'exprimer. Cela marque l'incertitude d'avoir la capacité de s'exprimer.

Le récit se clôt d'ailleurs par ces mots :

Que le silence soit. Afin qu'il n'y ait point de place aux blasphèmes. (p. 52)

Nous pouvons les comprendre ainsi : la guerre, et surtout le vécu de la mère, ne peuvent être racontés, ne peuvent être dits : cela rappelle une fois de plus l'ineffabilité du propos. En parler, le paraphraser, ce serait trahir la Vérité des instants vécus. Il convient de laisser la mère et la fille vivre sans mot dire.

- Apollinaire

Le titre du livre est une référence explicite au poème *Sous le pont Mirabeau* d'Apollinaire. Dès lors, bien qu'il ne soit pas évoqué littéralement dans le texte, on peut trouver de nombreux parallélismes.

*Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienn
La joie venait toujours après la peine*

*Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*

*Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse*

*Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*

*L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente*

*Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*

*Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine*

*Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*

- **L'idée des amours passés et finis**

Nous avons déjà observé le fait que la figure masculine soit totalement exclue de la vie de l'héroïne. Dès lors, de nombreux vers du poème vont référence à la fin de l'amour :

*L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va*

*Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent*

- **Le quotidien et l'écoulement du temps**

Sous le pont Mirabeau coule la Seine est compris dans cette analyse comme l'affirmation d'un quotidien inéluctable, renforcé par ce thème très présent de l'écoulement du temps. « La Seine passe sous le pont comme la femme passe au travers de la guerre »² et même, comme la femme passe au travers de sa propre vie.

De plus, le couplet revenant comme un refrain rappelle cet écoulement du temps face à la personne humaine.

*Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*

On pourrait presque voir dans ces vers la transposition de la vie de la protagoniste malgré son parcours, son exode qu'elle ne vit qu'en ayant à moitié conscience, elle ne change pas, et son monde non plus. Elle demeure telle qu'elle l'a toujours été depuis le début du récit. La mère parle du « Silence de ma chambre abandonnée par le reste du monde » (p. 12) soulignant une fois de plus sa position d'isolée face au reste du monde, telle une femme immuable face aux déchaînements du monde qui l'entoure.

*Les premières heures passent vite, dans la monotonie d'une route très connue,
dans **un temps qui s'écoule incontrôlable.** (p. 16)*

En lisant le parcours de l'héroïne, on a l'impression que tout le récit est focalisé sur elle au détriment de la description des journées. Elle vit des jours sans y attacher une

² Séverine Larooze, « Sous le pont Mirabeau : d'Apollinaire à Madeleine Bourdouxhe », *Indications*, 03-04-2009

quelconque importance (puisque seul importe son enfant) et passe à travers le quotidien pesant.

La vie a repris, lente et dure. Une drôle de vie, endormie. La petite fille marche. La petite fille parle. La mère et l'enfant, tête contre tête, regardent à la fenêtre. (p. 51)

Par le fait de regarder par la fenêtre, qui est décrit comme un événement, on pourrait voir le regard de la protagoniste sur sa propre vie, sur le temps qui s'écoule. Le fait même que sa fille ait grandi n'est pas un événement majeur : la vie reste lente, le temps s'écoule, une fois de plus. On a cette impression d'une femme stable, face au flot du temps, comme au milieu d'une rivière. Le temps s'écoule, comme une rivière, comme la Seine...

Ce récit peut être lu comme la description de la vie qui s'écoule ; alors qu'il met en scène la guerre, on a presque l'impression qu'il ne s'agit pas d'un événement en soi mais un élément mineur du cadre de l'histoire.

- **La venue d'un jour meilleur**

La joie venait toujours après la peine

Dès le début du récit, on pourrait lier ces vers à la condition de la petite fille. En effet, celle-ci venant de naître, elle n'est pas dans un état particulièrement brillant, mais la mère ne cesse de répéter que demain sera un meilleur jour pour sa fille qui émerge à peine.

Quelque chose lui manque qui ne l'a pas enveloppée encore, délivrée, touchée de sa grâce. Demain elle sera belle, quand l'aube aura glissé sur son visage [...] Demain elle serait belle, dès l'aube, et elle connaîtra tout de suite le soleil [...] (pp. 7-8)

Finalement, la fin du récit marque, dans une certaine mesure, un retour à la normale : bien que des gens parlent de la guerre, la mère et la fille demeurent ensemble, sans y prêter attention, la mère donne l'impression d'être (presque) heureuse, elle chante une chanson à sa fille, et revient à la situation de calme et d'apaisement qu'elle ressentait à l'hôpital, au début du récit. La peine, le voyage, l'a fatiguée, mais la joie est revenue.

Bibliographie

BOURDOUXHE Madeleine, *Sous le pont Mirabeau*, Bruxelles, Labor/RTBF éditions (Coll. « Espace Nord », 115), 1996, 86 p.

HANOULLE Marie-Julie, « Lecture » in BOURDOUXHE Madeleine, *Sous le pont Mirabeau*, Bruxelles, Labor/RTBF éditions (Coll. « Espace Nord », 115), 1996, pp. 67-86

LAROOZE Séverine, « Sous le pont Mirabeau : d'Apollinaire à Madeleine Bourdouxhe », *Indications*, mis en ligne le 03-04-2009, http://www.indications.be/index.php?option=com_content&task=view&id=770&Itemid=379, consulté le 10 décembre 2009-12-29

NYS Florence, « Bio-bibliographie de Madeleine Bourdouxhe », *Textyles*, n° 9 (1993), <http://www.textyles.be/textyles/pdf/9/9-Nys.pdf>, accessible en version HTML consultée le 22 décembre 2009

ROIG Audrey, « Bourdouxhe Madeleine, Sous le pont Mirabeau : essai d'analyse », *Commune Langue*, mis en ligne le 5 avril 2008, <http://www.communelangue.com/2008/04/05/sous-le-pont-mirabeau-de-m-bourdouxhe-essai-danalyse/>, consulté le 10 décembre 2009-12-29